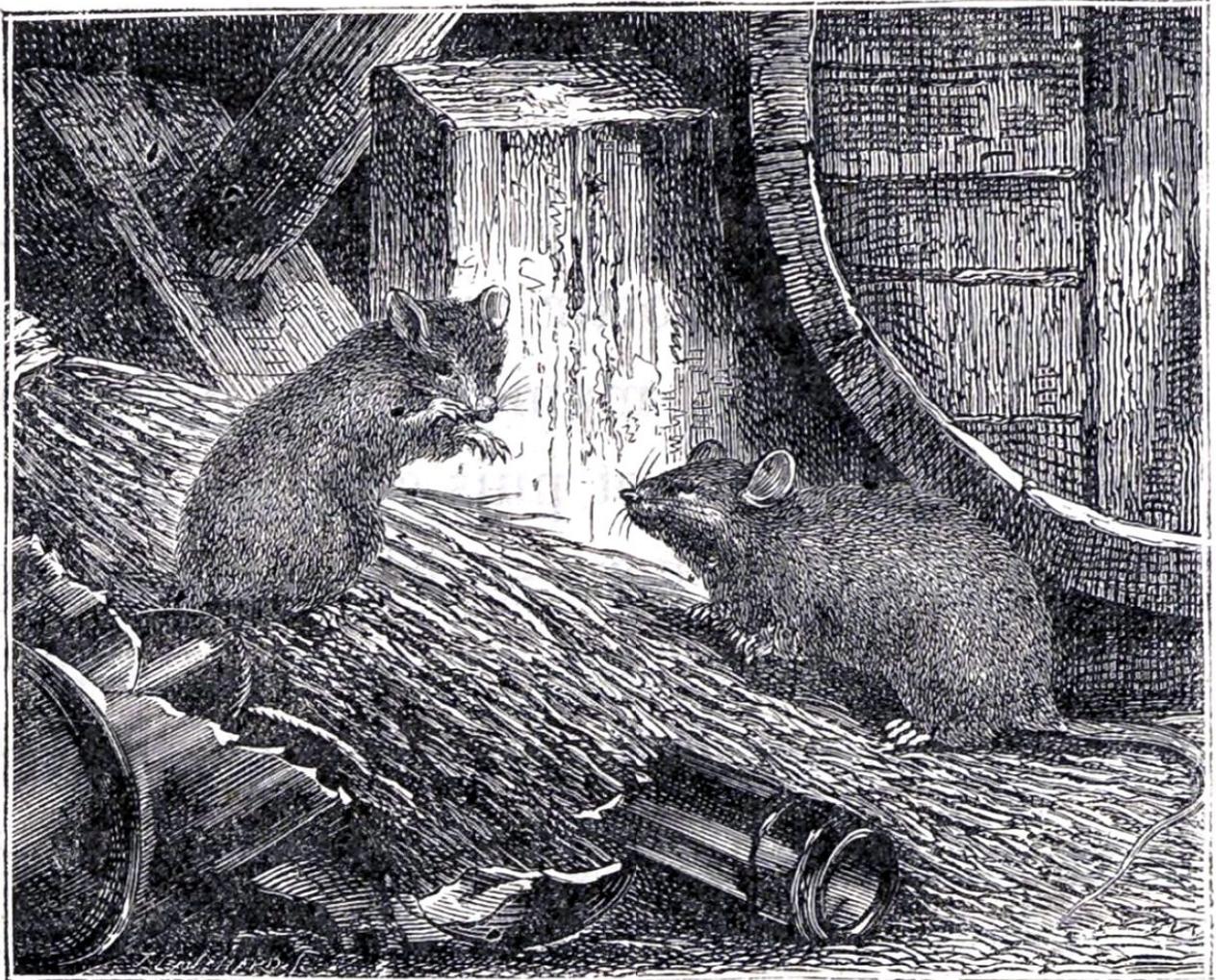


Trottinette



Auteur : Jules Masson

Édité en 1888 par Hachette

Mise en forme : Cyrille Largillier

Dans le grenier d'une jolie maison, habitait un ménage de souris. La femelle s'appelait Croquette et son mari Farinot. Croquette était charmante, et Farinot l'aimait beaucoup. Les deux époux vivaient très heureux en grignotant sans remords les comestibles des maîtres de la maison. Un jour, Farinot s'aperçut – ce qui augmenta encore son bonheur – que sa petite femme faisait un nid dans le trou du mur où ils avaient établi leur résidence, un amour de petit nid, qu'elle tapissait soigneusement avec ses poils, afin qu'il fût chaud et moelleux.

Bientôt arriva le moment où le nid devait se peupler. Un beau matin, quatre petites souris roses et mignonnes, dormant paisiblement, s'y trouvèrent blotties. Le père et la mère les contemplaient avec bonheur.

« Foi de Farinot, disait le mâle, je n'ai jamais vu de si beaux enfants.

— Ni moi non plus, » répondait Croquette.

Hélas ! leur contentement ne devait pas être de longue durée. Je ne sais quelle vilaine maladie fit mourir trois des petites souris : une seule échappa à l'épidémie. Ses parents la comblèrent de soins et lui prodiguèrent mille caresses ; ils avaient si peur de la perdre aussi ! Mais la gaillarde n'avait nulle envie de mourir, et, au bout de quelque temps, elle devint presque aussi grande et aussi grosse que sa mère. Dès que Farinot vit sa fille hors de danger : « Il faut lui donner un nom, dit-il à sa femme ; Je trouve que Farinette lui conviendrait parfaitement. Qu'en dis-tu, ma mie ?

— Moi, j'aimerais mieux qu'elle s'appelât Trotтинette, car je crois qu'elle courra bien.

— Allons pour Trotтинette, alors ! »

Une après-midi, Farinot et Croquette étaient partis bien tranquilles, croyant que Trotтинette dormait. Mais point. Aussitôt qu'elle se vit seule, la petite fit le tour du nid ; puis, elle s'avança doucement jusqu'au bord du trou. « Tiens, tiens, mais je ne suis plus une gamine, pensa-t-elle ; je suis forte maintenant ; si je visitais ce grenier. » Et, joignant l'action à la pensée, elle partit en trotinant, et s'en alla fureter dans tous les coins et recoins de son nouveau domaine. Enfin, se sentant fatiguée, elle se décida à rentrer au logis, où elle trouva sa mère tout en larmes, et son père qui cherchait à la consoler. Elle fut grondée, assez doucement toutefois, car on la gâtait beaucoup.

« Petite vilaine, si tu t'avisais de sortir ainsi, il t'arrivera malheur.

— Mais, maman, Je ne peux pas toujours rester ici, et puis cela me fait du bien de courir un peu.

— Elle a raison, la petite, appuya Farinot, l'exercice lui développera les membres.

— Et les chats les chats ! s'écria Croquette avec terreur ; vous n'y pensez pas, malheureux !

— Je me moque des chats, et je n'en ai pas peur, répliqua crânement Trotтинette.

— Quelle gaillarde, hein ! ajouta le père, en clignant de l'œil, d'un air satisfait ; c'est une vraie Farinot ! »

Trottinette, forte de l'approbation paternelle, faisait à chaque instant sa promenade dans le grenier. Mais, un soir, elle se dit en se grattant l'oreille : « Que je suis niaise ! Ce grenier est grand, sans doute, mais on y voit toujours la même chose, et puis, à bien regarder, il est vraiment sombre ; si j'essayais d'en sortir un peu, ce serait drôle ! » Et Trottinette, qui prenait vite ses résolutions, se glissa doucement sous la porte et se trouva dans un long corridor au bout duquel il y avait un bec de gaz allumé. « Ah ! ah ! on voit clair ici, murmura-t-elle. À la bonne heure ! »

Puis, après une pause, elle reprit : « On y voit clair, c'est vrai ; mais Je n'aperçois que des murs. Si j'allais plus loin, je ne serais pas perdue, après tout. »

À ce moment, on entendit un grand bruit ; car il y avait fête chez les maitres de la maison. C'était la musique qui donnait le signal du bal. Trottinette s'arrêta subitement, effrayée ; puis, pour s'encourager, elle répéta plusieurs fois : « Je n'ai pas peur, je n'ai pas peur ! » Poussée par la curiosité, l'imprudente reprit sa marche et descendit ainsi deux étages ; alors, elle vit une large porte ouverte par laquelle sortait une grande clarté. La musique avait cessé de jouer et on n'entendait plus que le va-et-vient des domestiques qui portaient aux invités des plateaux chargés de pâtisseries et de sirops. « Comme ça doit être beau là-dedans ! songea Trottinette ; il faut que j'y entre, il le faut ; je marcherai bien doucement et personne ne me verra. »

Elle fit deux ou trois sauts, et psit ! La voilà cachée sous un canapé qui se trouvait à l'entrée du salon. Là, Trottinette se sentit rassurée. Si vous aviez vu comme elle ouvrait les yeux ; la pauvre petite était émerveillée : les lustres, les bougies, les fleurs, les robes blanches, les diamants l'éblouissaient.

La musique se remit à jouer une valse, et les dames aux robes de gaze tournaient gracieusement. Trottinette était heureuse ; cela l'amusait infiniment de voir ainsi tout le monde remuer. Elle avait oublié complètement que ses parents devaient l'attendre avec impatience. Mais ce que Trottinette n'avait pas vu, c'était un gros chat blanc qui dormait depuis le commencement de la soirée sur un fauteuil de velours rouge, sans s'inquiéter de la musique ni des danseurs. Au moment où la valse allait finir, il s'éveilla, s'étira longuement, sauta à terre, mit sa queue en panache, son dos en voute et passa sous le canapé. Notre petite souris éprouva une telle épouvante, en voyant cette grosse bête, qu'elle faillit se trouver mal. Minet ne lui donna pas le temps de se remettre. Il avait senti la pauvrete et ses yeux brillaient comme deux tisons. Le cruel s'élança sur elle, et la saisit entre ses griffes pointues. « Mon Dieu ! dit la souris, ce doit être un chat. » Puis elle gémit tout bas : « Papa, maman, j'ai peur, j'ai... » Mais elle ne peut achever sa phrase ; car, d'un coup de gueule, Minet lui broya la tête.

Pauvre Trottinette ! elle a vu les lumières, les fleurs, les robes blanches ; mais cela lui a couté bien cher, et dans le grenier, auprès du nid vide, le père et la mère crient, se désolent, appellent leur enfant.

— Taisez-vous, pauvres parents : Trottinette ne reviendra plus !

